

Je dédie ce récit à
Emilie, Julien, Flora et Anna.

FUGUE EN SOL MINEUR

Pourquoi une seule interlocutrice ?

-C'est parce que rares ont été les occasions où les quatre étaient réunis.

Pourquoi l'interviewer est-elle une fille ?

-Tout simplement parce qu'elles sont majoritaires dans cette cousinerie.

Pourquoi est-elle seule ?

-Parce qu'avec les trois filles ensemble, je n'aurais jamais eu la parole !!!

Pourquoi celle là ?

Vous avez vu un prénom quelque part, vous ?

C'est une aventure réelle, qui m'a suivi toute ma vie, et aujourd'hui encore, plus de 60 ans plus tard, je me demande comment et pourquoi j'ai fait cela...



André LAMIAUX Janvier 2017

FUGUE EN SOL MINEUR

Il faisait un temps magnifique, ce jour là, ma petite fille était à la maison, et j'avais bien envie de sortir et marcher un peu en sa compagnie, quand, abruptement sa question jaillit, inattendue, d'une façon presque incongrue, tant l'instant présent ne s'y prêtait pas :

-« Dis Papy, tu ne nous parle jamais, ou si peu, de ta jeunesse, tu dois bien avoir quelques souvenirs savoureux à me raconter... ? »

Un peu désarçonné, je revis en un instant mon premier vélo, mon plus beau cadeau de Noël, la première fois où je partis camper avec des copains, bref un tas de moments où les envolées de cerf-volant le disputaient aux parties de billes acharnées. Mais rien ne se démarquait vraiment, rien ne me semblait avoir un intérêt suffisant

Et tout à coup, me revint à l'esprit cette période de ma jeunesse où rien n'allait vraiment bien, en particulier à l'école.

A cette époque, l'anglais, les mathématiques, tout marchait à peu près bien, mon seul souci venait de mon professeur principal, nous enseignant toutes les autres matières dont le français, et dont la particularité était d'appuyer du coude sur la tête de ceux qui avaient du mal à surnager.

J'appris par ailleurs, longtemps plus tard, qu'il devait y avoir une sombre histoire relationnelle avec une partie de ma famille, et nous avions là un contexte tout à fait compatible avec une situation frisant la persécution.

Mais je n'étais qu'un gamin et de surplus pas au courant de cette particularité relationnelle, et je n'attribuais ma situation qu'à mon comportement et à mon manque de qualités.

Mes résultats étaient donc catastrophiques, et mon père avait du mal à accepter cet état de fait. A la maison, les scènes étaient donc fréquentes, et n'améliorait certainement pas mes résultats.

Comme à cette époque il n'était pas question que le corps enseignant mette en doute ses capacités, et où il était de mise que les gosses « filent doux », j'étais, aux yeux de tous, le seul et unique responsable de mes déboires.

Nous en sommes donc rapidement arrivés à une situation telle qu'un soir, mon père m'empoignant par le col me conduisit dans un endroit qui resta très longtemps dans mon esprit comme les portes de l'enfer.

Nous habitions le nord de la France, ce pays minier à la réputation si dure, et mon père occupait dans la mine de charbon locale un poste qui lui permettait d'aller librement là où il voulait.

Cette soirée humide, froide de janvier restera à jamais dans la mémoire : Après avoir déambulé une éternité tout le long de ce que l'on appelle le carreau de fosse, avoir grimpé des quantités d'échelles, franchi je ne sais combien de passerelles, nous sommes arrivés dans un endroit où hommes et berlines s'entassaient dans une énorme cage métallique, qui une fois les barrières refermées disparaissait dans un gouffre infernal. Le bruit l'odeur mouillée de la poussière de charbon collante, l'éclairage blafard ajoutaient à une scène qui me faisait claquer des dents.

Et c'est alors que mon père, tout de go, dans ce patois qui était notre quotidien m'annonça en hurlant pour couvrir le vacarme :

« Garchon, si y'a pas d'amélioration à l'école, ch'est là que tu déchindras »

...Et c'est quelques jours plus tard que mon cher professeur de français mit la touche finale :

Nous étions en période de compositions comptant pour le classement mensuel, et nous avions rendu un devoir que nous n'appelions pas encore dissertation, mais tout bêtement rédaction.

Je pensais avoir rendu un devoir somme toute convenable, et je vis l'énumération des notes rendues descendre inexorablement très nettement au dessous de la moyenne.

Quand il ne resta plus pratiquement que ma copie, ce cher tortionnaire vint s'asseoir près du poêle au centre de la classe et avec un large sourire commença à lire ma prose, soulignant avec délectation les passages les plus nuls, au moins à son avis, amusant à plaisir la galerie composée des autres cancres, qui passaient ainsi un bon moment à mes dépens... la conclusion fut digne de la démonstration :

-« J'avais mis un quatre, ça ne le mérite même pas... Je note ça zéro... »

Ce fut le déclencheur d'une réaction irraisonnée de ma part. Cela ne pouvait plus durer...

Deux jours plus tard, j'avais préparé mon vélo, rempli mes sacoches de pain, de fruits et autres provisions, et quand je partis pour l'école où je me rendais d'habitude à pied, la grosse difficulté fut de sortir la bécane sans être vu... Ce qui fut fait avec des ruses de sioux.

A cette heure là en janvier, il fait encore noir, et je quittais donc le quartier sans encombre et sans rencontrer âme qui vive...

Une heure ou deux plus tard, à force de pédaler, j'étais en terre inconnue, certain de ne rencontrer personne de connaissance. J'avais pris une direction au hasard, sans préparation, le nez en l'air, tout à mon envie de fuir mes problèmes. Il faisait froid, bien sûr, mais canadienne et passe montagne remplissaient leur rôle au point qu'à un moment je dus les ficeler sur le porte bagage.

Le soleil s'était maintenant mis de la partie, et je découvrais le cœur léger, un univers nouveau, qui me faisait presque oublier mes soucis, et je me surpris même à compter les terroirs de la région, n'en ayant jamais autant vu...

Dame, à cette époque on ne faisait pas de tourisme, et jamais je n'avais fait de sorties aussi autonomes !

C'était follement excitant de passer au ralenti devant les écoles où les cours de récréation étaient pleines de ces moutons bêlants, loin de se douter qu'un de leurs condisciples était sur sa voie de la liberté, enfin délivré de toute contrainte et surtout loin de son persécuteur

Ayant traversé quelques villes dont les noms m'étaient certes connus, mais qui ne me frappèrent pas outre mesure, je passais durant cette matinée le plus clair de mon temps dans les champs, à découvrir ou à redécouvrir mille et une choses, émerveillé et ne voyant pas le temps passer.

Bien sûr je n'avais pas pris de montre, pensez donc, à cette époque ce genre de gadget n'était pas l'apanage des gamins. Je m'aperçus qu'il devait être midi à l'animation qui régnait dans le centre de la petite commune où je m'étais arrêté. Les gosses sortaient de l'école en braillant, des ouvriers rentraient rapidement chez eux et surtout, mon ventre me rappelait à l'ordre

Arrêté à l'orée d'un bois je sortis la serviette de table contenant mon casse croûte et le litre de boisson que je m'étais préparé la veille. Les mineurs avaient l'habitude à cette époque de se préparer une boisson à base d'eau additionnée d'une cuillère de poudre de coco, et je m'étais copieusement servi dans la réserve de mon père.

La liberté me servit d'apéritif. Le morceau de jambon ne fit qu'une vision, enveloppé de tartines odorantes, et, ma foi, le reste du pot de confiture me fit un dessert fort convenable. Tout cela manquait un peu de chaleur, mais me convint tout à fait. Ce fut un repas de roi. Décidément la chance était avec moi, le soleil, bas dans le ciel en cette saison, chauffait quand même, et, pour l'instant, je voyais l'avenir d'un œil serein.

Dans notre région, les terrils sont omniprésents et font partie du paysage comme les vaches en Normandie ou les bateaux en bord de mer, et tout naturellement mes coups de pédale m'entraînèrent au pied de l'un d'eux.

Ayant décidé de voir de plus près la machinerie qui faisait tourner les wagonnets de déchets je laissais mon vélo au pied du sentier qui cheminait jusqu'à la station. J'y retrouvais aussitôt la même odeur et le même bruit que lors de ma visite forcée à la mine, et cela et l'œil

soupçonneux du machiniste firent que je ne restais pas longtemps à le regarder manœuvrer, et je redescendis bien vite.

Bien m'en prit, car en arrivant en bas, je surpris un type à l'air bizarre, en train d'inventorier mes sacoches. Bien que mes livres et cahiers de classe, visiblement, ne semblassent pas l'intéresser, ils l'amenèrent tout de même à me poser des questions, et notre dialogue aurait pu très vite mal tourner si, après m'être débattu et avoir enfourché mon vélo, je n'étais parvenu à détalier sous ses injures ! Il me sembla même le voir brandir un couteau !

C'est alors que dans mon esprit commencèrent à se formuler quelques questions:

Où allais-je atterrir, comment allais-je organiser la suite, qu'allais-je manger, où allais-je dormir?

La première idée qui me vint fut d'aller frapper à la porte d'un couple d'oncle et tante habitant la région mais d'abord comment les trouver, et ensuite c'était m'assurer un retour peu glorieux à la maison, car ils n'auraient certainement pas accepté de m'héberger sans en parler à mes parents !

Me fouillant, je récupérais quelques piécettes au fond de mes poches, bien insuffisantes pour m'assurer de quoi que ce soit.

De plus le ciel se couvrait, et le froid devenait plus piquant, l'heure tournait, l'après midi s'avancait, tout cela annonçant plus de misère que de beau temps. La soif survint, tout à coup, et je fus surpris de voir que ma bouteille de coco était vide. Sur les bas-côtés des routes à l'ombre, la neige des jours précédents n'était pas tout à fait fondue, et l'idée me vint d'en récupérer pour étancher ma soif. J'avais trouvé la solution à un problème, mais je pressentais, plus que je ne les voyais, surgir les autres.

Et la galère commença...

Bientôt quelques flocons se mirent à voleter, légers bien sûr, mais très vite gênants, et brusquement ma décision fut prise : rentrer, il me fallait absolument rentrer...

Il me fallut d'abord faire le point, savoir où j'étais, refaire tout le chemin parcouru, la distance me paraissant subitement énorme, me laissant abasourdi d'avoir fait tout ce chemin sans m'en rendre compte.

Et subitement je pensais à mes parents, ne m'ayant pas vu rentrer le midi, qu'avaient-ils fait, comment avaient-ils réagi, qu'allait-il m'arriver ?

La panique commença à m'envahir, je ne savais plus que pédaler, le plus vite possible, avancer dans le noir qui tombait rendant encore plus compliqué le repérage de ma route.

Subitement la neige redoubla.

Un instant j'avais pensé téléphoner à ce bon Monsieur Joseph, le patron polonais du bistrot au coin de chez-nous, quelqu'un de bien brave, il aurait pu prévenir mes parents, mais je n'avais pas son numéro de téléphone, et puis, même, aurais-je assez d'argent, et de plus je n'avais jamais téléphoné...

En passant devant un petit bureau de poste, je me décidais, jetant mon vélo sur la façade, je grimpai les quelques marches quatre à quatre pour me heurter à la lourde porte fermée à double tour.

Fermé !... bien sûr, quelle heure pouvait-il être ?

Il était bien entendu hors de question d'aller dans un café, je crois que mon état était tel que je n'aurais pas osé en franchir le seuil

Je repris ma progression, la nuit était maintenant tombée et obsessionnellement je voyais en projection la scène de mon retour, la morale, les menaces, pire encore la sanction, la honte, les quolibets de mes camarades, les railleries de mon prof de français... Et j'avais faim...

Toutes ces pensées me donnaient la rage, et je pleurais en pédalant au point de ne plus voir la route qui n'en finissait pas de blanchir et de s'allonger devant moi, plus longue que le matin, me menant vers un futur lourd de menaces.

Après un nombre incalculable de dérapages et de chutes, la région me devint plus familière, j'arrivais enfin dans un coin connu.

Je passais devant des maisons amies, cousins, amis, vagues relations de mes parents, nombre de fois j'eus la tentation de m'arrêter, de demander assistance, de renoncer à affronter seul les représailles, mais mon désarroi était tel qu'à chaque fois mes coups de pédale devenaient plus rageurs et plus violents.

A quelques kilomètres de la maison mes forces m'abandonnèrent, et je m'écroulai sur les marches d'une maison pour pleurer tout mon soul, essayant de me raisonner, mesurant l'étendue du désastre, essayant d'envisager les lendemains de la façon la moins terrible possible.

La lumière s'alluma dans l'entrée de la maison, et je repris vivement mon vélo le poussant par le guidon. Je n'aurais jamais pu remonter en selle, mes forces m'avaient quitté.

La neige avait cessé de tomber, tout était blanc, j'avancais dans un silence ouaté, avec le seul couinement de mes chaussures dans la neige et le cliquetis de mon vélo. J'avancais lentement prenant, pour me calmer, le temps d'observer tous ces petits endroits familiers qui d'habitude ne retenaient pas mon attention.

Mon quartier était situé juste à la porte de la mine, de l'autre côté d'un large passage à niveau aux multiples voies ferrées, avec des quais de déchargement, là où les charretiers chargeaient le charbon qu'ils allaient ensuite livrer.

Au sortir d'un virage, il m'apparut, familier, étrangement silencieux, blanchi par cette neige habituellement salie par la circulation des trains et des tombereaux, j'étais arrivé, rendu au bout de mon périple, près d'être mis en demeure de m'expliquer.

J'étais dans un état second, observant le gamin que j'étais et son comportement :

...Il doit bien être minuit, et à cette heure là, il n'y a plus de trains, plus de charretiers, les 4 cafés doivent être fermés, il n'y aura pas de remontée de mineurs avant le petit matin, Les

gens doivent dormir, tout va bien chez eux, tout va bien, sauf chez les parents du gamin que je suis... Car je ne suis plus que ce gamin perdu, rompu, recru de fatigue et de froid...

Seuls quelques entrechoquements prouvent qu'il y a là une mine de charbon en activité, des gens travaillent à moitié nus sous terre, mais tout semble endormi. Seul un gamin, exténué, apeuré, hésitant, se demandant ce qu'il fait là, avance, un vélo à la main. Il traverse lentement les voies ferrées, son vélo tressaute au passage des rails.

D'habitude il les franchit à toute vitesse au nez et à la barbe d'un garde barrière affolé de voir arriver un convoi au même instant. C'est devenu un sport, tous les gamins du quartier le pratiquent, et les conducteurs de locomotives jouent du sifflet à qui mieux mieux... Ce soir tout dort, sauf le gamin.

Voilà, le passage à niveau est franchi, de l'autre côté l'éclairage est plus fort. On ne se croirait pas dans un coin de mine de charbon, tout est blanc, insonore, on dirait presque une carte postale.

Et, tout à coup, dans la lumière, ils sont tous là, en petits groupes, emmitoufflés, silencieux ou chuchotant, et voilà que quelqu'un pousse un cri, un seul :

-« C'est lui, le voilà... ! »

Ils sont tous là... Les voisins, des retraités que le gamin craint un peu, Joseph, le polonais, avec sa femme, qui rit toujours, il y a aussi Louis, l'autre cafetier, un vieil homme à l'air sévère mais au cœur d'or, avec sa femme, lui aussi, la sage-femme du haut de la rue, que l'on connaît à peine, les autres patrons de bistrot, « qu'on ne fréquente pas à cause de la moralité des lieux », comme dit la mère du gamin. Il y a aussi un oncle, deux oncles, des gens jamais vus, les Dupont, un copain du père du gamin, et... ses parents....

Le gamin ne voit qu'eux, il plane, voudrait parler, hoquette, rit, pleure, son vélo a disparu, quelqu'un le lui a pris, l'a rangé, et lui est là, dégingandé, penaud, heureux...

C'est une avalanche d'accolades, d'embrassements, de mots, de caresses, pas de questions, et enfin après une éternité, tout le monde s'égaille, le gamin et ses parents sont seuls, ils rentrent chez eux...

Pas de paroles inutiles, des boissons chaudes... un repas réconfortant... une chambre, sa chambre... un lit, son lit.... Une nuit... le sommeil...l'oubli

Voilà, je suis rentré. Volontairement, j'ai laissé un autre raconter les derniers instants de cette journée à ma place. Sincèrement, je n'aurais pu le faire, l'émotion aurait été trop forte...

La conclusion de cette journée qui dura un siècle fut rapide:

Il s'ensuivit une explication orageuse dans le bureau du directeur de mon école, en présence de mon prof de français, entrevue à laquelle je n'assistais pas, et qui, semble-t-il, porta ses fruits dans le comportement de ce prof. Pour ma part, cet épisode enclencha une orientation scolaire différente, qui fera mon bonheur, dans une nouvelle école où jamais, dans mon nouveau parcours, il ne fut fait allusion à cette aventure.

... Je m'étais laissé prendre à mon récit, revivant avec émotion cette épopée, quand une petite voix me parvint :

-« Mais, Papy, ça ne peut pas être ton meilleur souvenir, c'est une galère ton truc »

-« Oui, ce fut une galère, une aventure dont l'issue aurait pu être complètement différente, et pourtant, tu vois, c'est un bon, un très... très bon souvenir, parce que tu vois, ce soir là j'ai appris quelque chose d'important... ...Oui, tu vois, ce soir là, j'ai compris que les gens m'aimaient, et surtout, surtout, ...que mes parents m'aimaient »